# THÉATRE

## REVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1201



## LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Pourquoi pas ? ou le Notaire pourvu comme il faut. 1780.

THEATRE
REVOLUTIONNAIRE



CHARTE, BOULET,
FRATERNITE

# POURQUOI PAS?

OU

# LE ROTURIER PARVENU,

## COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

*Représentée, pour la première fois, à Paris en* 1780.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

*A PARIS,*
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. XCII.

## *PERSONNAGES.*

FLORIDOR.
VALCOURT.
UN GÉNÉALOGISTE, Gaſcon.
UN MARIN, bruſque.
UN PORTEUR D'EAU, ivre.
UN FILOU, Provençal.
UN PAYSAN, niais.
UNE PLAIDEUSE, acariâtre.
UN TAILLEUR.

*Ces huit Perſonnages ſont joués par le même Acteur.*

*La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Floridor.*

# POURQUOI PAS?

## COMÉDIE.

*Le Theâtre repréſente un Sallon.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIDOR, *ſeul, à ſon Bureau.*

ON a bien raiſon de dire, que perſonne n'eſt content de ſon ſort. Combien de demandes indiſcrettes! Combien de ſouhaits inconſidérés! Un homme qui n'a rien fait pour l'Etat, ſollicite des penſions. Un lourd Midas, brigue une place à l'Académie. Un Militaire, quitte le plumet pour courir apres un bénéfice; & un jeune Abbé, demande une Compagnie de Dragons. Bientôt on verra les Chauves ſouris de Cythère ſolliciter un brevet de Veſtales, & les Gens de Robe celui d'Hommes ſenſibles & déſintéreſſés.... Et *pourquoi pas?* Chaque jour produit des révolutions ſi ſingulières..,. Moi même, quelle différence de mon exiſtence actuelle à celle d'il y a quelques jours! Libre, indépendant & garçon, voltigeant de Belle en Belle; mais ſans état, ſans conſiſtance, ſans fortune, j'épouſe une femme en crédit, & qui, chaque jour, par ſon intrigue, voit multiplier ſes revenus. Elle diſtribue les places, les emplois, les commiſſions.... Et cela n'eſt pas étonnant. La beauté, ſous des traits ſupplians, eſt ſi intéreſſante! Et c'eſt preſque toujours par le canal des Dames que l'on obtient les graces.

Me voici enfin fixé à mon Bureau, prêt à recevoir un tas d'originaux, tandis que Madame eſt à la campagne avec ſon petit Abbé & deux de ſes amies. C'eſt la règle. Un mari n'eſt que le premier domeſtique de ſa femme.

### SCÉNE II.

FLORIDOR, LE GÉNÉALOGISTE.

LE GÉNÉALOGISTE.

EST-IL ici. Monſſu de Floridor

FLORIDOR.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même. De quoi s'agit-il?

LE GÉNÉALOGISTE.

Jé ſuis, Mouſſu, un radoubûr de novleſſe, qui ſais calfeutrer les crévaſſes qué les alliances roturières ont fait dans les familles. Jé ſuis un Jardinier qui greffe ſur un ſauvageon des vranches novles, & jé ſais mé ſervir adroitement des avantages dé ma ſcience, qué, ſur un parchemin nouvellement corroyé, jé fais paraître des titres dattés dé la veille du déluge; jé ſuis Généalogiſte, enfin. Jé fais des Novles, des Marquis, des Comtes, des Varons, & tout cela, en ajoutant ou retranchant une lettre à un nom. Un homme s'endort Roturier, & moi, jé lé réveille Gentilhomme.

FLORIDOR.

Quoi! Monſieur, eſt-il poſſible que vous faſſiez éprouver une pareille métamorphoſe?

LE GÉNÉALOGISTE.

Poſſible, ſandis! Eh! Mouſſu, rien n'eſt plus commun; & ſi tous les novles ſemés ſur couche pouſſaient chacun uné vranche verte, on irait à l'ombre dans les rues dé Paris comme dans lé plus épais du vois de Voulogne.

FLORIDOR.

Diable! A ce compte-là, on ne manquerait pas de promenades.

LE GÉNÉALOGISTE.

Ayant appris que vous aviez épouſé Madame dé Bon-Sécours, jé mé ſuis hâté dé mé préſenter pour faire votre généalogie, & pour un millier d'écus, jé veux vous rendre novle comme le Grand-Turc.

FLORIDOR.

Me rendre noble! Moi!

LE GÉNÉALOGISTE.

Eh! *pourquoi pas?* Sandis! tel qui ſe gliſſe furtivement dans les meillûres ſociétés, à l'aide d'un plumet ou d'un *bon*, a plus d'uné fois grimpé derrière lé carroſſe, & n'a fait lé ſaut périlleux juſques dans lé dédans, qu'en eſquivant adroitement la roue.

FLORIDOR.

Je ne ſuis certainement pas dans ce cas-là; mais tout le monde ſait qu'en m'épouſant, Madame de Bon-Secours a fait ma fortune.

LE GÉNÉALOGISTE.

Eh! donc? c'eſt qué vous êtes taillé en Hercule, mon cher, & vous n'êtes pas le ſul contre lé mérite duquel Vénus douairière ait troqué ſa fortune. Cela n'eſt pas plus rare qué dé voir une jolie femme oublier un mari bien fait pour un magot, & uné Veſtale de l'Opéra troquer les guintées d'un Milord contre les pirouettes d'un Danſûr à la mode.

FLORIDOR.

Mais il faut vous faire un aveu. Mon père étoit Procureur, &, qui pis eſt, mon ayeul était Laquais chez un Duc.

LE GÉNÉALOGISTE.

Vous vous trompez, ſandis! Il était Page; jé lé prouverai.

FLORIDOR.

Mon bisayeul était un pauvre Valet de charrue.

LE GÉNÉALOGISTE.

Eh ! non, Mouſſu. Eh ! non. C'était un Gentilhomme ruiné par la guerre, qui cultivait dé ſes mains triomphantes lé peu dé terre qui lui reſtait.

FLORIDOR.

Un de mes oncles était Homme-d'affaires d'un Seigneur fort connu.

LE GÉNÉALOGISTE.

Vous vous trompez, vous dis-jé, Mouſſu, vous vous trompez. Vous voudriez vous entendre mieux qué moi en généalogie ! cela eſt plaiſant ! Votre oncle était un Gentilhomme qui entendait les affaires, & qu'un Seignûr dé ſes amis conſultait quelquefois ſur les ſiennes. Eh donc ? ne mettez point dé ſervitude où il n'y a qué dé l'amitié.

FLORIDOR.

Vraiment, je commence à vous croire.

LE GÉNÉALOGISTE.

Bon ! jé ſais chaque jour des choſes plus difficiles. N'avez-vous pas connu un certain *Trottin*, né dans la même ville qué vous ? Eh vien ! ſandis ! d'un Maquignon j'en fis d'abord un *Ecuyer*, puis un Chévalier dé Trottin-*ville*. Cé n'eſt rien ; jé lé fis voyager. En Allemagne, il fut tantôt lé Varon dé Trottin-*bourg*, tantôt lé Marquis dé Trottin-*ſfeld*. En Ruſſie, c'était lé Comte dé Trottin-*ſcoff*. En Angleterre, c'était lé Lord Trottin-*dorf*. Mais cé fut en Italie qué mon imagination féconde ſçut multiplier ſa novleſſe auſſi aiſément qu'elle l'avait créé. C'eſt là qu'il fut ſucceſſivement Trottin-*netti*, Trottin-*nelli*, Trottin-*aldi* ; enfin, peu s'en eſt fallu qu'en Pologne jé né lé fiſſe Palatin Trottin-*owski*.

FLORIDOR.

Comment, diable ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Compoſons maintenant. Jé ferai entrer dans votre généalogie les ſept Sages dé la Grèce, lé Bœuf Apis, la chèvre Amalthée, ſix Sénatûrs Romains, lé Mouphti dé Conſtantinople, lé grand Kan dé Tartarie, les Momies d'Egypte, & tout cela à vingt écus par tête pour la commodité. . ?

FLORIDOR.

Eh ! quelle diable de généalogie me faites-vous donc-là ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Aimeriez-vous mieux venir tout uniment comme un champignon ? Vous n'avez qu'à dire, ſandis ! Eſt-ce l'argent qui vous fait pûr ? Mais . . . . pour célui que vous m'offrez, on peut vous faire échapper dé quelque République morte ſans enfans. Mais, revenons. Pour cent ans dé novleſſe, jé né prends qué mille francs ; mais la progreſſion eſt géométrique, car vous ſentez qué la valûr dé la novleſſe ſe paie en raiſon directe de la diſtance des tems.

FLORIDOR.

Eh! Monsieur, n'épargnez point les années, je ne ménagerai point l'argent.

LE GÉNÉALOGISTE.

Voyons sur quels fondemens jé pourrai étavlir la vôtre. Jé découvre d'abord qu'un Gentilhomme porta votre nom sous Henri quatre.

FLORIDOR, *avec feu.*

Eh, quoi! mes ayeux auraient servi sous Henri quatre? Ah! Monsieur, vous êtes mon créateur, mon père.

LE GÉNÉALOGISTE.

Un autre Floridor, aussi Gentilhomme, vivait sous Charles huit, & dans la même Province où vous êtes né.

FLORIDOR, *d'un ton plus froid & de protection.*

Sous Charles huit! Je n'oublierai pas vos services; comptez sur ma reconnaissance.

LE GÉNÉALOGISTE, *à part.*

Plus sa vobleſſe se récule, plus il s'énorgueillit. Continuons. (*Haut.*) Il est vrai qué cé Floridor eux deux enfans, dont la chronique scandaleuse prétendait qu'il n'était pas tout à-fait lé père; mais c'est une vétille: & si ces sortes dé secrets étaient dévoilés au grand jour, qué dé rémuménages dans les familles! Trop heureux encore quand un époux qui doit l'être, né l'est pas en vert; car depuis qué l'intérêt se méle des mariages, & qué l'on marchande une fille comme une aune dé drap, il arrive souvent qué tel qui croit acheter la pièce toute entière, trouve qu'on en a déjà levé vien des échantillons.

FLORIDOR.

Oui; mais dès que ces enfans sont venus *constante matrimonio*....

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est céla même. Or, pour en révénir à not e généalogie, cé Floridor paraît descendre d'un *Floricour*, qui avait fait les Croisades abecques la plus haute novleſſe d'Italie: or, en changeant *cour* en *dor*, il est clair qué Floridor vient dé Floricour.

FLORIDOR, *avec importance.*

Ce que vous dites est très-clair. Pour un roturier, vous paraissez ne pas manquer de mérite, & je vous recevrai avec plaisir.

LE GÉNÉALOGISTE, *à part.*

Bon! sa fierté augmente encore. Jé réussis. (*Haut.*) Il paraît même qué cé Floricour obtint une petite Souveraineté dans l'Asie.

FLORIDOR, *avec enthousiasme.*

Une Souveraineté!.... (*Avec dignité.*) Monsieur, comptez sur ma protection. Dès cet instant, je vous fais garde de mes Archives.

LE GÉNÉALOGISTE, *ironiquement.*

Dé vos Archives! Bon... Adieu, Monsu. Jé va ramasser les différentes vranches de l'arvre sur léquel jé vous grefférai. Continuez à garder lé ton arrogant qué vous vénez dé prendre..... C'est célui des nouveaux parvénus. Eh! sans céla, qui pourrait distinguer d'abecques

les vrais novles ? Ces derniers ſont ſi pû entêtés dé lûr grandûr, qu'ils réçoivent lé plus mince citoyen abec un air d'affabilité, & l'on ouvlierait ſouvent qué l'on eſt chez les grands, ſi lûrs valets, plus ridicules & plus vains qué lûrs maîtres, né vous en féſaient reſſouvénir. Servitûr.

## *SCÈNE III.*

FLORIDOR, *ſeul.*

CET homme a l'air d'être venu chez moi tout exprès pour me donner une leçon. Ses diſcours ſont une ſatyre, on ne peut pas plus piquante, du grain de vanité qui m'eſt monté à la tête. Il a raiſon : plus on fut bas & rampant quand on fut protégé, plus on devient ridicule quand on joue le protecteur. . . . Mais à propos, Valcour m'a promis de ſe rendre ici ſur les ſix heures, pour me conduire à la Coméaie, & de-là, ſouper chez Madame de Saint-Juſtin. Il eſt ſept heures paſſées. . . .

## *SCÈNE IV.*

FLORIDOR, LE MARIN.

LE MARIN.

BON JOUR, l'Ami. Je me nomme Alexandre le Fort, Capitaine Corſaire ; je ſuis de Calais, & j'arrive en poſte pour faire marché d'une fille qui n'a encore épouſé perſonne, & qui m'ira comme un bas de ſoie.

FLORIDOR.

Comment, Monſieur ! vous courez la poſte pour venir chercher une femme ?

LE MARIN.

Eh ! *Pourquoi pas ?*

FLORIDOR.

Eh ! je connais mille honnêtes gens qui la prendraient pour l'éviter.

LE MARIN.

Bon ! vous voilà bien, vous autres Pariſiens. Vous dites toujours du mal des femmes, & cependant vous paſſez pour les maris les plus complaiſans, les plus. . . . Mais revenons a ce qui m'amène. J'ai quarante ans, je ſuis par conſéquent d'un âge mûr, tout le monde le ſçait, je l'ai fait mettre dans les *papiers publics*. J'avais réſolu de ne jamais me marier ; parce que je craignais les ſuites du mariage, & que je le regardais comme un émétique qu'on ne doit prendre qu'à l'extrémité ; mais *le Journal de Paris* en ordonne autrement.

FLORIDOR.

Le Journal de Paris ! Et qu'a-t-il de commun, s'il vous plaît ? . . .

LE MARIN.

Il a de commun qu'il m'offre une bonne occaſion, & que je la prends.

aux cheveux. Je ſerai charmé d'avoir de ma race avant de mourir; j'éleverai moi-même mes enfans, j'en ferai des Mouſſes, des Matelots, des Pilotes, des Marins, des *Bouſſards*. Au fait connoiſſez-vous ma future?

FLORIDOR.

Je ne crois pas avoir cet honneur.

LE MARIN.

Vous ne la connaiſſez pas! Eh bien, ventrebleu! ni moi non plus.

FLORIDOR.

C'eſt donc ſur un portrait que vous vous êtes décidé à faire le voyage?

LE MARIN.

Sur un portrait! Non, parbleu! Je ne connais ni la copie, ni l'original; je n'ai jamais vu ni le père, ni la mère; je ne ſçais ni ce qu'ils ſont, ni ce qu'ils font, & je ne connais pas un chat dans toute la famille.

FLORIDOR.

Ah! j'entends. Vous êtes amoureux de ce mobile puiſſant qui fait mouvoir tous les bras, qui tourne toutes les têtes, & qui eſt à-la-fois l'ennemi & le pacificateur du genre humain.

LE MARIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet ennemi, ce pacificateur?...

FLORIDOR.

C'eſt à-la-fois un narcotique ſûr, qui endort les maris; un irritatif, qui réveille les uſuriers. D'un côté, il empêche un jaloux de fermer les yeux; de l'autre, il aſſoupit les mères qui ont de jolies filles.... Surtout au Théâtre. C'eſt un Prothée qui donne au vice le vernis de la vertu, à la laideur les traits de la beauté, à la vieilleſſe les agrémens du bel âge, à la ſottiſe les charmes de l'eſprit. C'eſt un magicien, qui, dans un clin-d'œil, fait d'une veſtale une laïs, d'un honnête homme un frippon, & d'un faquin un galant homme. C'eſt lui qui juge les procès, qui fait parvenir aux dignités, qui ſoutient ces maiſons qui ne ſont rien moins qu'opulentes, mais dont la maitreſſe eſt jolie. C'eſt un tréſor, enfin, ſans lequel on n'eſt rien, avec lequel on eſt tout, & auquel rien n'a jamais réſiſté.

LE MARIN.

Ah! je vous entends, l'argent! Voilà votre épée de chevet à vous autres. Eh bien! non. Ce n'eſt pas ça.

FLORIDOR.

C'eſt donc ſur la réputation de la beauté de la Demoiſelle, ou des agrémens de ſon caractère?

LE MARIN.

Ni l'un ni l'autre. On la dit laide & boudeuſe; mais je me ſuis annoncé. Je n'aime pas les jolies filles, moi. C'eſt un gibier trop équivoque, & cela tire à conſéquence pour la tête d'un futur. Il en eſt mille qui uſurpent le nom de fille. De tous les titres, c'eſt le plus aiſé à falſifier, & telle qui porte une lozange en écuſſon, pourrait entourer ſes armes de bien des cordons de veuves.

FLORIDOR.

Il eſt vrai qu'on voit beaucoup de ces Caméléons féminins, qui, avant d'avoir paſſé par le mariage, en ont tiré par devers elles beaucoup de copies.

LE MARIN.

Liſez-vous quelquefois le Journal ?

FLORIDOR.

Tous les matins.

LE MARIN.

Vous avez donc vu celui du 23 Juillet dernier & celui du 7 du mois d'Août ſuivant. Dans le premier, on affiche une fille à marier, & c'eſt la petite perſonne elle-même qui s'affiche. Elle ſe dit jolie, & elle le dit *à l'oreille* des Auteurs du Journal, afin que tout le monde le ſçache. Elle a une ſœur; cette ſœur eſt l'aînée, & n'eſt pas attrayante. Cela écarte les amans. Les parens prétendent s'aſſujettir à l'ordre chronologique pour l'établiſſement de leurs enfans, & la cadette, qui ſent des démangeaiſons de ſe marier, (elle a quinze ans cette petite fille) trouve très-ridicule qu'on veuille retarder ſes affaires, parce que celles de ſa ſœur n'avancent point, & les affaires d'une fille de cet âge ſont diablement chatouilleuſes, comme vous ſçavez.

FLORIDOR.

Et c'eſt vous, ſans doute, qui avez fait faire *réponſe de Calais ?*

LE MARIN.

Moi-même, morbleu, moi-même ! &, comme vous voyez, j'arrive à Paris dans l'intention d'épouſer l'aînée.

FLORIDOR.

Mais il me ſemble que vous vous étiez annoncé comme Militaire ?

LE MARIN.

C'eſt vrai, j'ai eu mes raiſons pour cela; mais la vérité eſt que je ſuis Marin. Pour en revenir à mon projet, j'eſpère faire d'une pierre deux coups. La cadette ſera guérie de ſa manie amoureuſe; car à ce mal là la cure n'eſt pas difficile; les Médecins n'y ont que faire, & un aveugle le trouverait à tâtons..... Quant à ſa ſœur, elle n'eſt pas jolie, à la bonne-heure; mais vous ſçavez, & je l'ai fait mettre dans ma réponſe, qu'*une femme qui perd du côté de la figure, gagne toujours du côté du caractère.*

FLORIDOR.

Un inſtant, s'il vous plaît. Ce que vous dites-là a l'air d'une *Sentence*, & n'eſt qu'un *ſophiſme* Il n'eſt pas rare de trouver une femme qui ne ſoit pas jolie; mais il n'eſt pas toujours vrai qu'une femme laide ſoit une bonne femme.

LE MARIN.

Oh ! moi, je n'entends rien à vos diſtinctions. Je ſuis Corſaire, & je ne ſuis pas Philoſophe. Au ſurplus, morbleu ! un Marin comme moi a bien le tems de bouder? Je connais la bouſſole, je ſçais gouverner un vaiſſeau. Le verre à la main, la pipe à la bouche; je bois, je

jure, je fume, je me bats; mais je ne boude jamais. Croyez-vous, ventrebleu! quand j'aurai passé dix-huit mois en mer, nous nous amuserons à faire la moue à mon retour? Oh! parbleu! nous employerons le tems plus agréablement. Le récit de mon voyage, nos combats, nos prises, nos périls, nos frayeurs, nos calmes, nos tempêtes, nos naufrages, nos victoires.... Croyez-vous que tout cela?...

FLORIDOR.

Oui; tout cela est fort amusant pour une femme, en vérité.

LE MARIN.

Et puis, je sçaurai réformer moi-même ma femme, & j'aime mieux prendre cette peine, que d'épouser une *demi-fille* qui aurait la fureur de me faire voir du pays, même pendant mon séjour à Calais.

FLORIDOR.

Eh! qu'est-ce que c'est, je vous prie, qu'une demi-fille?

LE MARIN.

Une demi-fille! Mais..... c'est comme qui dirait.... une fille qui.... dans l'occasion..... N'avez-vous jamais vu de castors? Eh bien! il y a des castors & des demi-castors. Une demi-fille est comme qui dirait un demi-castor. Il y entre un certain mélange qui fait que.... Eh! parbleu! vous sçavez cela mieux que moi.

FLORIDOR.

J'entends. De ces êtres amphibies qui ne sont ni filles, ni femmes, & qui cependant sont toutes les deux à la fois.

LE MARIN.

Précisément. Mais il est tard; j'ai des affaires. Concluons: on m'a dit que vous aviez fait depuis peu obtenir un emploi au père de ma future. C'est un homme de cinquante ans, & son emploi est dans la Finance. Pouvez-vous m'en dire des nouvelles?

FLORIDOR.

C'est, sans doute, Madame de Bon-Secours qui s'est mêlée de cette affaire. Elle est à la campagne, & ne revient que demain.

LE MARIN.

En ce cas-là je passerai dans deux jours. Serviteur. Mais comme il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc, je vais passer au Journal, & faire annoncer qu'Alexandre le Fort, vieux garçon, riche & marin, est arrivé en poste de Calais, pour épouser la fille à marier du Numéro 205. Serviteur. (*Il sort.*)

---

## *SCÈNE V.*

FLORIDOR, *seul.*

La fille à marier du Numéro 205! Cet homme est fou, ou le diable m'emporte. Faire soixante lieues en poste pour venir épouser une fille qu'il ne connaît pas! Il y a de l'extravagance. Il ignore donc qu'à

Paris, comme à Calais, un époux n'a tout au plus qu'une rente viagère à prétendre sur le cœur de sa femme, & que plus d'un Vice-Gérent fait souvent les frais de l'amusement, de la conversation de Madame, pendant l'absence de Monsieur!... Au surplus, on ne se sert de ces gens-là que comme d'une Caisse d'emprunt, d'où l'on retire son fonds quand bon le semble, & le mari est toujours propriétaire d'un bien dont les autres n'ont que l'usufruit.

---

## *SCÈNE VI.*

### FLORIDOR, LE PORTEUR D'EAU.

LE PORTEUR D'EAU, *dans la Coulisse.*

A L'EAU, eau!

FLORIDOR.

Eh bien! est-ce que cet animal-là prend la salle de compagnie pour la cuisine?

LE PORTEUR D'EAU.

A l'eau, eau! Excusez, mon Bourgeois; c'est que je sommes le Porteux d'eau de Mamesselle Catiche, vote Cuisinière. C'est nous qu'avons l'honneur que de..... (*Il fait un hoquet.*) Li en fournir.... d'autant pu volontiers que ça fait une assez bonne pratique; car elle en use pas mal: il y en faut quatre fois par jour.

FLORIDOR.

Mais, mon ami, ce n'est point ici la cuisine, & vous devez sçavoir le chemin.

LE PORTEUR D'EAU.

Le chemin! Ah! de ça, je dis, je l'ai fait pu d'une fois.... l'aller & revenir avec mes sciaux, c'est entendu; excepté pourtant que je m'en retournais à vuide; mais, tenez, mon Bourgeois, ce n'est pas de quoi il retourne.

FLORIDOR

Eh bien! quoi donc?

LE PORTEUR D'EAU.

Écoutez; je n'ai rien de caché pour vous. Je m'en vas vous parler.... là, en conscience, comme à mon compère. Je vous dirai donc entre quatre z'yeux que je suis las de n'être qu'un malheureux Porteux d'eau.

FLORIDOR.

Eh! que diantre veux-tu être, Maltotier?

LE PORTEUR D'EAU.

Eh! *Pourquoi pas*, ma Pratique? Je me sens d'inclination à manger le bien d'autrui, aussi bien qu'un autre.

FLORIDOR.

Oh! de l'humeur dont tu me parais, je gage que tu en boirais la meilleure partie.

LE PORTEUR D'EAU.

Ah! de ça, mon Milord, mettez-vous à ma place. Dans note état on a une peine de chien. On crie à l'eau, ça enroue, une Cuisinière appelle, faut monter; ça fatigue: & par-ci par-là un demi-sequier de vin à l'avenant du comptoir, un demi-poisson d'eau-de-vie.... ça ravigotte. C'est dans l'ordre. Il faut bien prendre des forces.

FLORIDOR.

Ton raisonnement me paraît assez juste.

LE PORTEUR D'EAU.

Ah! ça, écoutez, mon ancien. ... Ni a qu'un mot qui serve. Tenez, sans comparaison, v'là vous: vous n'avez pas toujours été gros Seigneur..., Ça, ça ni fait rien, c'égal. Mais, comme je vous dis, vous n'avez pas toujours porté la broderie, les dentelles.... On dit que c'est Madame qui vous en fait porter.... Eh ben! tant mieux, ni a pas de mal à ça. Vous n'êtes pas le seul.... Mais du petit au grand, v'là moi, qui aurait aussi des démangeaisons de faire fortune, & comme vous avez l'*indisposition* d'z'emplois....

FLORIDOR.

Eh! quel diable d'emploi veux-tu que je te donne?

LE PORTEUR D'EAU.

Tenez, je crois que je ne serais pas fâché de reprendre mon premier méquier.

FLORIDOR.

Et quel est ton premier métier?

LE PORTEUR D'EAU.

Métier!.. Attendez donc, je crois que je ne m'en souviens plus, moi.

FLORIDOR.

Comment? tu ne t'en souviens plus?

LE PORTEUR D'EAU.

Non, parce que j'en ai encore fait un autre que celui-là, auparavant.

FLORIDOR.

Que celui là! Lequel?

LE PORTEUR D'EAU.

Celui que je vous ai dit.

FLORIDOR.

Tu ne m'en as pas encore nommé.

LE PORTEUR D'EAU.

Non!.... En ce cas-là, j'ai tort. Mais, tenez, c'était.... oui... non... si-fait; c'était tout juste en arrivant de Gonesse.

FLORIDOR.

De Gonesse! Qu'est-ce que tu viens me chanter?

LE PORTEUR D'EAU.

Eh ben, oui, de Gonesse. Est-ce qu'on ne peut pas arriver de Gonesse donc quand on en est né natif?

FLORIDOR.

Eh bien! en arrivant?

LE PORTEUR D'EAU.

Oh ! en arrivant, je fus Compagnon Mitron dans une boutique dont la bourgeoise.... Ah ! de ça, je dis c'était appétissant. Son pain faisait plaisir à manger, rien qu'à la voir. Aussi sa boutique ne désemplissait pas. Ça vous avait les plus jolis petits pains au lait ! d'une tournure ! d'un blanc !.... Oh ! c'était pas là du pain comme on vend au marché, ni avait pas de poussière là-dessus. Aussi c'était une femme infatigable. Ça vous mettait la main à la pâte tout comme un homme.

FLORIDOR.

Eh ! pourquoi as-tu quitté une aussi bonne boutique ?

LE PORTEUR D'EAU.

Quitté ! Dame, on ne peut pas toujours rester, quand le Bourgeois est un mal appris.... Moi, je ne fais pas comme ça se fit ; mais un beau jour que j'étais prêt d'enfourner, il trouva que la besogne était mal faite, que la pâte était trop lévée, & il me mit à la porte, en jurant que je ne cuirais jamais à son four.

FLORIDOR.

Et tu cherchas une autre boutique, sans doute ?

LE PORTEUR D'EAU.

Non. Ça me dégoûta. Je pris mon parti en brave, & je commençai mes caravannes.

FLORIDOR.

Comment ! tes caravannes ?

LE PORTEUR D'EAU.

Oui mes promenades dans Paris, sur le siége, les bottes molles aux jambes, le bonnet de coton sous le chapeau, & le fouet à la main.

FLORIDOR.

Ah ! j'entends. Tu te fis Cocher de Fiacre.

LE PORTEUR D'EAU.

Oui ; Cocher de Fiacre. Voilà le mot.... Mais non pas de ces Cochers mal-adroits qui vous versent vilainement une voiture, comme fit un de mes confrères qui conduisait une jeune Laitière, à glaces fermées, avec un jeune Abbé. Sur la place du Palais-Royal, son Fiacre prit le mord aux dents, fit la culbute. Tout se trouva sans dessus dessous, c'est dans l'ordre. Ça fit un scandale diabolique. L'Abbé y perdit son rabat ; la Lalaitière son pot au lait, & le Cocher son *pour boire*. Il n'y eut de gagnant qu'un Colporteur de Loterie qui passait par-là, & qui criait: *C'est pour aujourd'hui, on la tire aujourd'hui*,... car vous sentez ben, mon Capitaine, que chacun voulut mettre su le numéro du Fiacre renversé.

FLORIDOR.

Parbleu ! ton histoire est délicieuse ; mais toi....

LE PORTEUR D'EAU.

Ah ! moi, mon Général, j'étais plus adroit que ça.... sur tout en public, & je ne versais jamais qu'à Vincennes, ou au bois de Boulogne, crainte de scandale.

FLORIDOR.

Et pourquoi as-tu cessé d'être Cocher ?

LE PORTEUR D'EAU.

Oh ! de ça, mon ancien, c'eſt pas ma faute ... vrai, comme v'là mes ſciaux ; mes chevaux ſont encore vivans pour le dire. C'eſt un malheur, un accident, un diable l'épée à la main.... J'en fus quitte pour trente coups de canne, au moins ; encore me fit-on monter là haut, vous ſavez ben. .. & ce n'eſt que depuis ſix ſemaines que j'en ſuis revenu.

FLORIDOR.

En ce cas, je ne te conſeille pas de reprendre ton premier métier ; il eſt trop ſcabreux. Mais, écoute : ſi tu veux être ſage je te placerai Portier dans une bonne maiſon.

LE PORTEUR D'EAU.

Portier ! Portier !.... Touchez là, mon vieux. Tenez, ce que vous venez de me dire là, Portier, ça m'inſpire pour vous une amitié ! une tendreſſe ! que les larm.... Non, je m'en vais boire chopine à votre ſanté.

FLORIDOR.

Oh ! je t'en diſpenſe ; je ne ſuis pas malade.

LE PORTEUR D'EAU.

Si-fait. Faut de la reconnaiſſance en tout, & puis ça me donnera des forces pour crier ; à l'eau, eau ! ( *Il ſort.* )

---

## *SCENE VII.*

FLORIDOR, LE PORTEUR D'EAU, *ſans être vu.*

FLORIDOR.

*Ça lui donnera des forces* ! Je craindrais plutôt le contraire. Mais à propos, j'ai oublié de lui demander.... Eh ! dis donc, Porteur d'eau.

LE PORTEUR D'EAU.

A l'eau, eau !

FLORIDOR

Eh ! laiſſe donc là ton eau. Je ne t'en demande pas.

LE PORTEUR D'EAU.

Mon eau ! Ah ! c'eſt que c'eſt la plus belle eau de Paris. Ça vous eſt pris en main-propre dans le beau milieu de la ſeine, & c'eſt tout frais tiré.

FLORIDOR, *à part.*

Cet animal-là ne ſe taira pas. ( *Haut.* ) Écoute-moi : j'ai oublié de te demander ſi tu ſavais écrire.

LE PORTEUR D'EAU.

Écrir ! Oui. J'aſſemble mon nom aſſez joliment lettre par lettre ; j'écris mes voyes d'eau de crédit ſur une taille ; mais je ne ſais pas lire.

FLORIDOR.

Voilà un homme fort ſavant

LE PORTEUR D'EAU.

Oh ! quand je dis que je ne ſais pas lire, c'eſt-à-dire, ſi-fait, & je ne diſtingue pas mal une *l* d'avec un *o*.

FLORIDOR.

Que le diable t'emporte avec tes distinctions. Allons, en voilà assez. Bon soir.

LE PORTEUR D'EAU.

Bon soir! Eh ben! sans adieu, la pratique. A l'eau, eau!

## *SCENE VIII.*

FLORIDOR, LE FILOU, *jambes de bois, habit de manège, un violon à la main, avec un Livre de Musique, une seringue, & deux fleurets sur les épaules.*

LE FILOU.

N'ÊTES-VOUS pas, Mousseu, l'époux d'une Dame de par le monde qu'on dit qui se plaît à faire des hûreux?

FLORIDOR.

Voilà une singulière manière de s'énoncer! Vous voulez dire, sans doute, qui employe son crédit à obliger.

LE FILOU.

Précisément; à charge de revanche.

FLORIDOR.

C'est moi-même, Monsieur. De quoi s'agit-il;

LE FILOU.

Mousseu, aurait-il besoin d'une petite leçon?

FLORIDOR.

Mais.... dans cet équipage, vous m'avez l'air de montrer le plus court chemin de l'Hôpital.

LE FILOU.

Ah! Mousseu, sans exagérer, je puis me vanter d'avoir couru la fortune au galop; mais à présent....

FLORIDOR.

Oh! à présent, je vous défie d'aller au pas.

LE FILOU.

Je viens prier Madame de me faire obtenir un emploi honorable & lucratif dans la Finance.

FLORIDOR.

Honorable & lucratif! êtes-vous en état de l'occuper?

LE FILOU.

Eh! *Pourquoi pas*, Mousseu? Mon éducation n'a pas été brillante; mais je sais ma croix de Par-Dieu & mes quatre Règles. Je ne suis pas poli de mon naturel, & j'ai l'âme de bronze. En voilà plus qu'il n'en faut pour devenir Fermier-Général.

FLORIDOR.

Et quelle est votre profession?

LE FILOU.

Vous voyez en moi, Monsieu, la plus belle jambe du monde. Je

suis le héros des chaconnes & des rigaudons, l'élite & la crême des Danseurs.

FLORIDOR.

Eh bien ! Monsieur *la crême*, ensuite ?

LE FILOU.

Mon père étoit le plus déterminé Danseur de toute la Provence, il en descendait de père en fils depuis le déluge, & toute ma famille avoit tellement le goût à la danse, qu'ils sont tous morts dans les convulsions, pour avoir trop fait de caprioles. Toute la Ville de Marseille en est témoin.

FLORIDOR.

Et votre père a aussi cabriolé ?

LE FILOU.

Oui, Monsieu, & ma mère, devenue veuve, fut obligée de se servir de ses meubles pour gagner sa vie.

FLORIDOR.

Oh ! c'est un expédient dont les femmes s'avisent.

LE FILOU.

Pour moi j'étais né, j'ose le dire, avec le talent de la danse. A sept mois, je connoissais déja mes cinq positions ; & à dix-huit, je dansais la sarabande avec des castagnettes. Après m'être perfectionné, je suis devenu Maître-à-danser d'un Opéra de Province, & j'ai eu l'honneur de donner le premier coup d'archet dans. . . . . ; mais comme l'Opéra est tombé. . . .

FLORIDOR.

J'entends ; il vous est tombé sur le corps, & vous voilà tout estropié : mais dites-moi, qui diable auroit la patience d'être votre écolier ? On dit bien que la danse est fort mal à cheval ; mais je ne la croyais pas si mal à pied.

LE FILOU.

Ah ! Monsieu, j'ai renoncé à la danse.

FLORIDOR.

C'est fort bien fait.

LE FILOU.

Comme je joue admirablement bien du tambourin, du tambour de basque & de la trompette marine, j'ai donné dans la Musique. C'est sur-tout dans les *Duo* que j'excelle, & je fais supérieurement le dessus dans une partie d'accompagnement.

FLORIDOR,

Comment ! Danseur & Musicien ?

LE FILOU.

Ce n'est rien, Monsieu ; j'ai abandonné la Musique, & je me suis jetté dans la Peinture.

FLORIDOR.

Vous êtes donc un Artiste universel. Mais dites-moi, Monsieur de la Peinture, quand vous peignez les femmes faites-vous ressembler ?

LE FILOU.

LE FILOU.

Fi donc, Mouſſeu ! il n'y auroit pas de l'eau à boire, ſur-tout quand elles ne ſont plus jeunes ; mais je vous avouerai franchement que je gagne davantage à retoucher les anciens originaux.

FLORIDOR.

Quoi ! Monſieur, vous vous mêlez de barbouiller ce qui nous reſte de l'antiquité ?

LE FILOU.

Vous ne m'entendez pas. N'avez-vous jamais vu un viſage ſur lequel les années où la petite vérole ont ſillonné des trous, où les amours, à coup ſûr, ne jouent plus à la foſſette ? . . . Eh bien ! tac, tac, je vous remplis cela, & je rétablis à une face ſexagénaire un embonpoint de dix-huit ans. Oh ! ma foi, cinq à ſix coups de pinceau, touchés à propos, donnent un furieux ſoufflet à l'Extrait-baptiſtaire le mieux conditionné.

FLORIDOR.

Mais ne s'apperçoit-on pas que ce n'eſt que de la Peinture ?

LE FILOU.

Bon ! ſi vous aviez vu une paire de ſourcils que j'ai livrés il y a quelques jours à une vieille Préſidente, vous vous y ſeriez trompé vous-même. Le Préſident ne s'en apperçut qu'en y regardant avec ſes lunettes ; encore nos Dames d'à préſent ſont-elles ſi adroites, que bien ſouvent, malgré ſes beſicles, le mari le plus fin n'y voit que du feu.

FLORIDOR.

Mais, Monſieur, puiſque vous poſſédez un talent auſſi lucratif, pourquoi . . . ?

LE FILOU.

Point du tout, Mouſſeu, j'ai abandonné la Peinture, & je me ſuis fait Mouſquetaire.

FLORIDOR.

Mouſquetaire ! vous ?

LE FILOU, *tirant ſa ſeringue.*

Oui, Mouſſeu ; pour montrer que je ſais parler a autre choſe qu'à des viſages . . .

FLORIDOR.

Ah ! j'entends. Parbleu ! le trait eſt excellent !

LE FILOU.

Parbleu ! Mouſſeu, vous l'avez ſenti tout de ſuite. Mais il eſt bon de vous dire qu'à la Pharmacie, je joins la Médecine & la Chirurgie. Je ſaigne, je purge, je ſonde, j'ampute, je biſtouriſe, je ſcie, je ventouſe, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je briſe, j'arrache, je déchire, je coupe, je diſloque, j'écarte, je taille, je tranche, j'extermine, je décompoſe, je compoſe & je poſe. . . . une décoction, de manière à embellir les Dames ſans les toucher, à les rafraîchir ſans qu'elles en voyent rien & je leur ſeringue de la beauté ſans qu'elles s'en doutent. Mais certain *quiproquo* fait avec une Danſeuſe, m'a dégoûté de la Pharmacie, & j'ai troqué ma ſeringue contre un fleuret.

FLORIDOR.

Comment ! diable ?

LE FILOU.

Bon! je suis le premier homme du monde pour tous les genres d'escrime. S'agit-il d'une botte secrette qu'une femme porte à l'honneur de son mari, ou de celle qu'un Marchand porte à ses Créanciers? Je dirige moi-même l'opération; & quant à celle-ci, c'est moi qui ai eu l'honneur de mettre les armes à la main aux trois quarts de la petite Gendarmerie de le rue aux Fers & de la rue Saint-Denis.

FLORIDOR.

Tudieu! quels Écoliers!

LE FILOU.

Vous allez voir ce que je sais faire. Allons, Mousseu, faites assaut contre moi. (*Il lui présente les fleurets croisés.*)

FLORIDOR.

Moi, Monsieur!

LE FILOU.

Oui, Mousseu; vous-même. Et *pourquoi pas?*

FLORIDOR.

Comment? Mais.... je n'ai pas envie de faire assaut, moi.

LE FILOU.

C'est égal, Mousseu; une petite botte.

FLORIDOR.

Mais, Monsieur....

LE FILOU.

Oh! vous ne me refuserez pas l'honneur....

FLORIDOR

Mais encore....

LE FILOU.

De grace!

FLORIDOR.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de se défaire autrement de vous....

LE FILOU.

Allons, Mousseu. En garde. Prenez garde à vous.... Que je suis un fin-matois!... Une, deux.... & trois. (*Il lui présente un pistolet.*) Ne bougez pas, ou vous êtes mort. (*Il lui vole sa montre & fait sauter son fleuret.*) Adieu, Mousseu. Voilà une de mes bottes franches.

## SCÈNE IX.

FLORIDOR, *seul.*

PARBLEU! voilà un effronté coquin! Il n'y a sans doute personne dans l'anti-chambre, & le drôle en a profité pour faire son coup.... Faire du bruit, ce seroit m'exposer à quelque chose de pis.... Mais où sont dont ces marauts là? (*Il sonne.*) Personne ne répond.... Où diable sont ils fourrés! (*Il sonne encore, & ne voyant personne venir, il appelle.*) Champagne? la Fleur? la Brie?

## *SCENE X.*

### FLORIDOR, UN VALET NIAIS.

LE NIAIS, *sans être vu.*

ON y va, note Bourgeois.

FLORIDOR.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc encore que cet homme-là ? Je ne connais pas ſa voix. Qui donc eſt là ?

LE NIAIS, *entrant.*

C'eſt moi, note Bourgeois, l'Homme-de-chambre de Mamſelle Suzette, la Femme-de-chambre de Madame, à la campagne, là ous que je ne ſuis que depuis huit jours, & d'où v'là que j'arrive tout botté dans l'office, ous que je n'en peux pus de ſoif.

FLORIDOR.

Qu'eſt devenu cet homme qui ſort d'ici? La béquille?

LE NIAIS.

La béquille, note Bourgeois ? Oh ! il eſt ben loin, ſi court toujours. Il a pris ſa jambe ſous ſon bras pour aller plus vîte, ous qu'on ne pourrait pus le joindre.

FLORIDOR.

Quel imbécille !... Comment ſe porte Madame ? S'amuſe-t-elle à la campagne ?

LE NIAIS.

Oh ! ça vous plaît à dire, note Bourgeois.

FLORIDOR.

Comment ! ça me plaît à dire ?

LE NIAIS.

Sûrement, que vous autres gros Meſſieux vous vous gauſſez toujoux des pauvres gens, comme ſi....

FLORIDOR.

Quel pécore ! Eh bien ! qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau? Voyons.

LE NIAIS.

De nouveau, note Maître; N'y a rien.... du tout.

FLORIDOR.

Tu as, ſans doute, une lettre à me remettre ?

LE NIAIS.

Une lettre ! Je ne crais pas.

FLORIDOR.

Comment ! tu ne crois pas ?

LE NIAIS.

Non, Monſieur; parce que perſonne ne m'en a donné.

FLORIDOR.

Eh bien ! ſi on ne t'en a pas donné, tu ſçais bien que tu n'en as pas; mais on t'a recommandé de me dire quelque choſe, ſans doute ?

LE NIAIS.

Non, Monſieur. On ne m'a rien dit, perſonne. N'y a que moi...; qui vous parle.

FLORIDOR.

Tu m'as l'air de faire joliment tes commissions. Mais qu'est-ce que je vois là à ton chapeau?

LE NIAIS.

Oh! ce n'est rien, Monsieux; c'est que....

FLORIDOR.

N'est-ce pas là une plume de mon paon?

LE NIAIS.

Sûrement, note Bourgeois.... Qu'est ben belle encore!

FLORIDOR.

Bien belle, parbleu! je le vois bien; mais pourquoi arracher...?

LE NIAIS.

Arracher, note Bourgeois! J'étais pas tout seul. Tout le monde en prenait.... & moi aussi. J'ai dit, il m'en coutera pas pus....

FLORIDOR, *s'échauffant par degrés jusqu'à la fin de la Scène.*

Comment! tout le monde en prenait?

LE NIAIS.

Sûrement. Ce pauvre animal!... Note Bourgeois, il était là, su le fumier, que ne disait mot.

FLORIDOR.

Sur le fumier! Il est donc mort?

LE NIAIS.

Oui, note Maître; il est défunt, qui se promenait encore hier matin, dans la basse-cour, tout gai.

FLORIDOR.

Comment, malheureux! & tu me disais qu'il n'y avait rien de nouveau!.... Mon paon! un oiseau superbe que j'avais envoyé à ma femme, il y a huit jours! On l'a donc laissé mourir de faim?

LE NIAIS.

Au contraire, note Bourgeois, c'est d'indigesquion.

FLORIDOR.

Comment! d'indigestion?

LE NIAIS.

Oui, Monsieux; ous qu'il a trop mangé .... de cheval.

FLORIDOR.

De cheval! Mon paon?

LE NIAIS.

Oui, note Bourgeois; de cheval.

FLORIDOR.

Mais explique-toi donc mieux. Quel galimathias me fais-tu là?

LE NIAIS.

Oh! c'est une autre histoire, ça, note Bourgeois, de vingt-cinq lieu..s, que vous ne savez pas, que la bête n'en pouvait pus, ous qui s'est crévé le pauvre animal, qu'on l'a jetté à la voyerie.

FLORIDOR.

Quelle patience il faut avoir! Qu'est-ce que tu m'embrouilles-là, de vingt-cinq lieues, de cheval?...

LE NIAIS.

Oui, note Bourgeois ; à courte queue.... grand comme vous, qu'allait si ben.... du même poil.... que je l'ai ben pleuré, toujours.

FLORIDOR.

Mais, enfin, à qui était ce cheval ?

LE NIAIS.

A vous, note Maître, qu'arrivait de Londres, à ce qu'on dit.

FLORIDOR.

Comment ! mon beau cheval Anglais ?

LE NIAIS.

Oh ! oui. De ça, il était beau, comme Monsieux.... le dit ben.

FLORIDOR.

Et tu me disais qu'il n'y avait rien de nouveau ? Un cheval de trois cent pistoles ! Mais, de quoi est-il donc mort ?

LE NIAIS.

Est-ce que je sais, moi, note Bourgeois ?... Si ce n'est, comme je vous dis, le chemin qu'on a monté dessus.... à l'accasion de Madame.

FLORIDOR.

A l'occasion de Madame ! Et qu'est-ce qui a monté dessus ?

LE NIAIS.

Monsieux l'Abbé..... sur le cheval, pour aller pu vîte.

FLORIDOR.

Plus vîte ! Où donc ?

LE NIAIS.

Comme je vous dis, à vingt-cinq lieues.

FLORIDOR.

A vingt-cinq lieues ! Et pourquoi faire ?

LE NIAIS.

Chercher le Frater qui n'était pas chez lui.... qui n'a pu venir qu'après, ous qu'on en a été chercher un aute.... qui n'était pus tems.

FLORIDOR.

Mais, imbécille, pourquoi faire ce Frater ?

LE NIAIS.

Et ! vous savez ben ; le Chirurgien pour Madame.

FLORIDOR.

Pour Madame ! Est-ce que elle est malade ?

LE NIAIS.

Oh ! ça non, note Bourgeois ; plût à Dieu qu'elle le fût !

FLORIDOR.

Comment, maraut ?...

LE NIAIS.

Sûrement què n'a garde d'être malade, Madame ; mais c'est que....

FLORIDOR.

Eh bien ! c'est que ?...

LE NIAIS.

C'est qu'elle est morte, note Bourgeois.

FLORIDOR.

Dieux!... Comment! scélérat, tu m'amuses-là depuis une heure, en me disant qu'il n'y a rien de nouveau, & ma femme est morte!

LE NIAIS.

Oui, note Bourgeois, sans penser à rien; elle se promenait toute seul dans le petit bois, avec Monsieur l'Abbé, ous qu'elle a fait une chut; mais c'est rien que ça, ieu merci, elle ne s'est pas fait de mal.

FLORIDOR.

Pas fait de mal! Elle n'est donc pas morte?

LE NIAIS.

Ah! de ça, si-fait, note Bonrgeois, ben morte; mais c'est pas d'ça, c'est d'aute chose.

FLORIDOR.

Et de quoi donc, coquin?

LE NIAIS.

De peur, note Bourgeois.

FLORIDOR.

De peur!

LE NIAIS.

Oui, Monsieur; que le tonnerre a tombé su le Château, qu'il a brûlé les gens les pierres.... jnsqu'à la cave, que ça fait frémir quand on y pense, que tout le vin est répandu.

FLORIDOR.

Ah! grands dieux! ma femme morte, ma maison brûlée! je suis perdu. Vite un cheval.

LE NIAIS.

Comment! note Bourgeois, est-ce que vous voudriez vous mettre en route de stheure-ci?

FLORIDOR.

Comment! coquin, pour une route de deux heures.

LE NIAIS.

Deux heures! J'en ai ben mis dix, moi, sans compter l'avoine pour le cheval.

FLORIDOR,

Quoi! misérable, dix heures pour faire quatre lieues?

LE NIAIS.

Quatre lieues! Li en a ben dix-huit, puisque c'est une lieue au-dessus de Compiegne.

FLORIDOR.

De Compiegne! Tu ne viens donc pas de chez moi?

LE NIAIS.

Si-fait, note Bourgeois, que je suis venu tout seul, avec l'adresse, qu'on m'a dit maison neuve rue Pavée.

FLORIDOR.

Rue Pavée! Et laquelle!

LE NIAIS.

Tiens! Est-ce que je sais laquelle?

FLORIDOR.

Mais enfin, comment se nomme ta Maitresse?

LE NIAIS.

Oh! vous le savez ben.... Mais c'est que vous voulez rire?

FLORIDOR, *le prenant au collet.*

Comment! je veux rire, infâme! Veux-tu me dire tout-à-l'heure?...

LE NIAIS.

Eh! pardi! Monsieur, è se nomme comme vous, Madame de Gersac.

FLORIDOR.

Madame de Gersac!.... Ah! je respire. Cette affaire ne me regarde pas, & je suis bien heureux d'en être quitte pour la peur. Écoute: ne t'a-t-on pas dit rue Pavée, au Marais.

LE NIAIS.

Oui.... je crais qu'oui.... Justement, rue Pavée, au Marais, c'est ça.

FLORIDOR.

Eh! tu es ici près du quai des Augustins. Cours donc vîte au Marais: c'est là que demeure Monsieur de Gersac, ton Maître.

LE NIAIS.

Comment! faut que je m'en aille, à présent?

FLORIDOR.

Eh! mais, sûrement. Dépêche-toi.

LE NIAIS.

Mais, Monsieur, c'est égal. Dès que c'est ici la rue Pavée....

FLORIDOR.

Mais, imbécille, ce n'est pas la même. Va donc.

LE NIAIS.

Comment! faut que je m'en aille comme ça sans boire?

FLORIDOR.

Eh! tu boiras un coup à la Cuisine.

LE NIAIS.

Pardi! c'est ben gracieux! Je n'ai qu'à me perdre, moi, dans les rues de Paris, qu'on n'y voit goutte. Qué que dira ma mère?

(*Il sort en pleurant & en criant.*)

## *SCÈNE XI.*

FLORIDOR, *seul.*

PARBLEU! ce maraut-là m'a fait une rude peur. Ma femme morte, ma maison brûlée! & avec tout cela, il n'y avait rien de nouveau..... Il semble que tous ces animaux-là se soient donnés le mot aujoud'hui pour me désespérer. Un maudit Gascon vient me persiffler, un Filou me voler, & un imbécille de Valet vient m'assassiner de sang-froid par un quiproquo cruel... & Valcour ne vient point... (*Il regarde à sa pendule.*) Il est près de huit heures, & j'ai bien la mine de souper chez moi, & de n'avoir d'autre Comédie que celle que me donnent les différens Originaux qui viennent solliciter mon crédit.

## *SCENE XII.*

### FLORIDOR, LA PLAIDEUSE.

LA PLAIDEUSE, *sans être vue.*

GILLES, va porter ce pâté de truffle à mon Procureur. C'eſt un gros gourmand qui prendra ſoin de mon affaire.

FLORIDOR, *à part.*

Bon! voici, ſans doute, une Plaideuſe.

LA PLAIDEUSE, *entrant.*

Bon jour, Monſieur. Monſieur *Gripart*, mon Procureur, & Monſieur *Souffle-exploit*, mon Huiſſier, vous ont ſûrement mis au fait de ma Cauſe. Je plaide contre ma ſœur, mon mari, mes enfans, mon frère, mes neveux & la famille de ma mère.

FLORIDOR.

Quelle abondance!

LA PLAIDEUSE.

Hélas! Monſieur, c'eſt bien malgré moi, je vous aſſure. Je ſuis la femme de France la moins proceſſive, la plus réſervée, la plus douce... un vrai mouton, Monſieur, un vrai mouton. Je hais les procès, je deteſte les affaires, je ne contredis jamais, Monſieur, jamais, mais quand une fois on m'a manqué, oh! c'eſt bien différent; je plaide, je chicane, je crie, j'inſtrumente, je jure, je bats, je mords j'égratigne, j'eſtropie même en cas de beſoin; mais paſſé cela, tournez la main, la minute d'après je n'y penſe plus, Monſieur, je n'y penſe plus. C'eſt pour vous dire, Monſieur, que je ne ſuis point tracaſſière, point emportée, point chicaneuſe, point criarde, point bavarde. Quand j'ai quelque choſe, je vais tout de ſuite au fait. Vous voyez bien que je n'abuſerai point de votre complaiſance, & je ne ſerais pas même venue vous interrompre, ſi feu Monſieur Bavardin, mon Avocat, qui demeurait ici près, rue du grand Hurleur, (Dieu veuille avoir ſon âme,) qui m'a gagné dix-ſept procès dans la même Audience, n'était mort ſubitement en ſortant d'un petit ſouper où il n'avait que faire.

FLORIDOR.

Le cas eſt fâcheux.

LA PLAIDEUSE.

C'était un borgne, tirant ſur le roux, pas plus haut que ma canne, malin, comme un ſinge, futé comme un renard, chicaneur en diable, & qui ſe faiſait fort à lui ſeul de réduire toute ma Province à la beſace.

FLORIDOR.

Une telle perte eſt aſſurément....

LA PLAIDEUSE.

Irréparable, Monſieur. Feu Bavardin avait fait ſes preuves, il avait terraſſé deux Chicaneurs bas-Normands, damé le pion à trois Avocats Manceaux, forcé toute la Baſoche à baiſſer pavillon devant lui, & ruiné plus d'orphelins que ſon Cabinet ne contient de doſſiers.

FLORIDOR.

Eh bien ! Madame, que puis-je faire à cela ?

LA PLAIDEUSE.

Comment ? Monsieur, il faut l'imiter un jour.

FLORIDOR.

Moi ! Madame ?

LA PLAIDEUSE.

Et *pourquoi pas*, Monsieur ? Mais venons au fait. En l'an mil sept cent neuf, le treize Juillet à huit heures du soir, j'épousai, sans tambour ni trompette, ( car je hais le bruit ) Christophe-Boniface-Pacôme le Long, Gentilhomme Périgourdin, portant de gueule à trois bois de cerf.

FLORIDOR.

C'est pour n'en pas manquer.

LA PLAIDEUSE.

Cinq mois, dix-sept jours, quatre heures, vingt minutes après mon mariage, j'accouchai d'un gros Gentilhomme. Mon mari, mauvais naturaliste, qui n'aime point le fruit hâtif, me plaida.

FLORIDOR.

Il avait tort.

LA PLAIDEUSE.

Trois mois.... non, trois ans après, j'accouchai d'une fille. Je le plaidai.

FLORIDOR.

C'est fort bien le prendre.

LA PLAIDEUSE.

Ah ! Monsieur, le mariage est une charrue terrible & difficile à bien mener long-tems. Un homme a beau être franc du colier, le tems de l'amour se passe, l'indifférence succède, & puis le mépris, & puis les injures, & puis on plaide, on crie, on chicane, on se bas, la charrue ne va plus, & bien des terreins resteraient en friche, si on ne prenait soin de la soulager par des relais.

FLORIDOR.

Enfin, Madame ?

LA PLAIDEUSE.

Enfin, Monsieur, au bout de huit ans, je connus les sœurs de Monsieur le Long. Nous eûmes dispute, elles me plaidèrent.

FLORIDOR.

A merveille !

LA PLAIDEUSE.

Mes enfans devenus grands, me chicanèrent, nous nous plaidâmes.

FLORIDOR.

Courage.

LA PLAIDEUSE.

Ma mère, devenue radoteuse, je plaidai pour la faire interdire. L'affaire était chatouilleuse, je sollicitai.

FLORIDOR.

Il est vrai qu'une jolie femme auprès d'un Juge, donne un grand mouvement à une affaire.

LA PLAIDEUSE.

Ah ! Monsieur, les miens étaient difficiles en diables ; mais ils trouvèrent à qui parler, & je fis tant & tant, qu'enfin l'on jugea mon procès.

FLORIDOR.

Fort bien.

LA PLAIDEUSE.

Ce ne fut pas sans peine, Monsieur, & je ne vous dis pas tout ce qu'il m'en coûta. Pour peu qu'ne Solliciteuse soit jeune & qu'elle ait des charmes, on lui donne vivement la chasse. Elle évite un tems l'écueil dangereux des prières, des soupirs, elle résiste à la tempête ; mais à la fin il vient une bourasque de promesses & de menaces, le Prometteur fait force de voiles, il a le vent en poupe, il double le Cap de bonne espérance ; une femme veut se sauver, elle donne contre un rocher, voilà la barque renversée, & dans cette extrêmité, l'honneur a bien de la peine à se sauver à la nage.

FLORIDOR.

L'honneur d'à-présent est pourtant bien mince & bien léger ; il devrait aller sur l'eau comme du liége. Eh ! dites-moi, votre honneur savait-il nager ?

LA PLAIDEUSE.

Hélas ! Monsieur, le nageur le plus adroit fait quelquefois le plongeon.

FLORIDOR.

J'entends. A ce compte-là, vous gagnâtes votre procès.

LA PLAIDEUSE.

Non, Monsieur. Chose étonnante ! je le perdis. J'en appellai, je perdis encore. Furieuse de cela, je fis assigner le Rapporteur, & je plaidai contre le Juge, l'Avocat, le Secrétaire, les Commis, l'Huissier, le Greffier, le Procureur & ses Clercs. Mais sans aller plus loin, je ferai beaucoup mieux de vous montrer mes pièces.

FLORIDOR.

Oh ! je vous en dispense.

LA PLAIDEUSE.

Elles sont en bon état.

FLORIDOR.

Je le crois ; mais je ne suis pas curieux.

LA PLAIDEUSE, *à genoux.*

Comment ! mon cher Monsieur Sucet, est-ce que vous ne voudriez pas vous charger de ma Cause ?

FLORIDOR.

Pour qui me prenez-vous donc ?

LA PLAIDEUSE.

Pour un Avocat en la Cour.

FLORIDOR.

Eh ! Madame, c'est ici dessus.

LA PLAIDEUSE.

Comment ! Monsieur, ici-dessus, Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment ! Monsienr, vous abusez de ma méprise pour apprendre des secrets de famille ? Savez-vous que cela peut aller loin, Monsieur ? que

cela peut aller à vous? ... Que sais je, moi? Si j'avais seulement deux témoins, (pas plus gros que le pouce) je vous ferais donner, dès aujourd'hui, une assignation, pour comparoir à huitaine.

FLORIDOR, *ironiquement.*

Ah! de grace, ne me ruinez pas.

LA PLAIDEUSE.

Non, Monsieur; je n'entends pas plus raison qu'un Suisse. Tirer les vers du nez à une femme comme moi! Chercher à pénétrer ses secrets! Lui faire compromettre son honneur! Lui....!

FLORIDOR.

Oh! votre honneur est un peu comme le jeu d'oye. Il est *renouvellé des Grecs.*

LE PLAIDEUSE.

Des Grecs! des Grecs! Je ne me possède pas. A l'insulte ajouter la médisance, les injures! Ah, parbleu! nous verrons, mon petit Monsieur, nous verrons si je ne plaiderai pas. Je vais faire ma plainte, j'aurai permission d'informer, décret d'ajournement personnel & des témoins, oui des témoins; oui, Monsieur, j'en aurai, oui, j'en aurai (dussé-je faire le voyage de Normandie). Vous serez attaqué, assigné, sommé, interpellé, décreté, récolé, confronté, jugé, condamné; je vous poursuivrai de Tribunaux en Tribunaux, & nous verrons, Monsieur, nous verrons. Des Grecs! Ah! des Grecs! (*Elle sort.*)

FLORIDOR.

La vieille folle! Elle a l'air d'un procès ambulant.

LA PLAIDEUSE, *rentrant.*

Souvenez-vous que je vous plaiderai, je vous plaiderai, je vous plaiderai, ou je mourrai à la peine. (*Elle sort.*)

## *SCENE XIII.*

FLORIDOR, *seul.*

L'AIMABLE petite Solliciteuse! Oh, parbleu! jamais Madame la Comtesse de Pimbesche n'approcha de l'esprit de chicane qui domine celle-ci.... Mais j'entends quelqu'un dans l'anti-chambre. C'est, sans doute, encore quelque original d'une autre espèce.

## *SCENE XIV & dernière.*

FLORIDOR, LE TAILLEUR.

LE TAILLEUR.

C'EST-TI pas vous, Mosieu, par hasard, comme de raison queutefois, qui faites monter, comme on dit, z'au *Pinâque* des gens d'un mérite *inssentiel*, & queutefois aussi des sots, Mosieu, su vote respect, moyennant la eadence du pouce?

FLORIDOR.

Oui, Monsieur. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE TAILLEUR.

En ce cas, Mosieu, voudra.... bien permettre.... (*A la Cantonade.*) Qu'on dise à Madame *Soubreveste*, que je suis t'en affaire & que je souperai t'en ville.

FLORIDOR.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur ?

LE TAILLEUR.

Rien, Mosieu. C'est que je parle à *la Castonade*.

FLORIDOR, *riant*

A la *Castonade !*... Ah ! c'est différent. Et peut-on savoir quelles sont ces affaires dont vous me parlez ?

LE TAILLEUR.

Assurément, Mosieu ; d'autant pus que moi qui vous parle, je suis t'un Artiste *dont auquel* on ne peut certainement pas refuser z'une place chcux queuque Prince étranger de la Cour d'Allemagne, & v'là que j'accours su si'effet là, si c'est z'un plaisir de vote part, à celle fin de m'ingérer dans vos bonnes graces ; & chemin faisant, je dis, je souperons t'ensembe, parce que, vous entendez ben, on jase le verre à la main, ente la po re & le fromage, pour ce qu'est daus le cas de... parce que je dis...

FLORIDOR.

Mais, Monsieur, vous me paraissez un peu leste. Vous parlez de souper chez moi, sans être invité, & même sans être connu.

LE TAILLEUR.

Et ! qu'à ça ne tienne, mon cher Monsieur, je me ferai connaître, & par le bon côté, j'ose dire. Informez-vous de moi dans la rue *Cocatrix*, tout le monde vous dira que je suis le coq du quartier.

FLORIDOR.

Cela se peut bien ; mais ce n'est point une raison pour....

LE TAILLEUR.

Si-fait, Mosieu ; d'autant pusque vous serez t'enchanté d'avoir l'honneur de m'connaître.

FLORIDOR.

Honneur ou non, je ne soupe pas chez moi, &,,,

LE TAILLEUR.

En ce cas, Mosieu, c'est z'une différence, & je ne suis certainement pas dans le cas..., d'empêcher que Mosieu.... parce que je dis.... d'ailleurs, faudrait être un *olimbrius* pour.... A votre aise, Mosieu ; ne vous gênez pas. J'en vuiderons t'une bouteille de pus à la première occasion que j'aurons l'honneur de nous rencontrer ensemble le verre à la main ; chose duquel j'ose assurer que Mosieu ne sera certainement pas fâché de la rencontre, attendu que pour ce qui s'appelle la science d'un Savant...

FLORIDOR.

Mais, Monsieur, peut-on savoir en quoi consiste cette science ?

LE TAILLEUR.

Eh ! *pourquoi pas*, Mosieu ?... Mais je vois que vous allez droit z'au fait, & qu'y vous faut du positif ; c'est pourquoi, parlant par *circoncision*, je vous dirai *verbalement* que j'ai l'honneur d'être maître Tailleur, Frippier, Costumier ordinaire, & privilégié suivant la Cour.

FLORIDOR.

Quoi ! Monsieur, vous êtes Costumier, & vous donnez dans la Friperie.

LE TAILLEUR.

Dans la Fripperie, Mosieu ! parlez plus *respectivement* d'une chose aussi *inssentielle* à l'*inhumanité*. Apprenez que dans nos magasins, (avec de l'argent, s'entend), on se procure dans un *crin-d'œil* de la naissance, de l'esprit, de la probité, de la considération Comben de richards, se font traîner z'en carrosse, qui s'habillaient sous les *pyiers* des Halles quand ils n'étaient que petits Commis ? Comben de Faraux font parade d'un habit, & qui n'y étaient pas quand on en a pris la mesure ? Comben de vertus frippées qu'on prend pour une étoffe à l'aune, tandis que pus d'un Tailleur y a déja mis le ciseau ? Comben de fleurs fannées qu'une Bouquetière adroite vend au plus offrant & dernier enchérisseur comme une rose du matin ? Comben de Beaux-Esprits se fournissent à la Fripperie, & présentent comme du neuf ce qui n'est que retourné ? . . .

FLORIDOR.

Oh ! pour ceux-ci, beaucoup. Vous avec raison.

LE TAILLEUR.

Et d'ailleurs, Mosieu, on se distingue dans tous états ; moi, surtout, qui en vient z'en ligne *indirecte* de père en fils, depuis le quatorze Mai mil cinq cent sept, jour auquel une Couturière en robe & un Garçon Frippier du quai de l'Ecole, qui dînaient z'ensemble au bois de Boulogne, s'aviserent, chemin faisant, d'y poser la première pierre de note famille.

FLORIDOR.

Parbleu ! Monsieur, vous êtes on ne peut pas plus sincère sur votre origine.

LE TAILLEUR.

Depuis ce tems, Mosieu, mes ancêtres se sont tous *inlustrés* dans l'art de faire des habits, des culottes & des caleçons. Mon père seul a dérogé z'en se faisant Procureur, espèce de métier z'où les tours de *passe-passe* sont, z'il est vrai, t'à la mode, mais où y reste en *dividence* un certain griffonnage timbré, qui en perpétue le souvenir, tandis que dans note état rien ne décèle la subtilité d'un honnête Tailleur un peu frippon.

FLORIDOR.

Fort bien.

LE TAILLEUR.

Mais, moi, Mosieu, jettant z'au loin la plume, & reprenant l'aiguille, j'ai *réhabillé* la mémoire de mon père ; & me haussant d'un *écran*, j'ai joint z'à l'art de Tailleur celui de Costumier si *ingénûment*, que je défie ben, qui que ce soit, fût-ce un Prince, de me dégoter su le costume, & marque de ça, Mosieu, c'est que j'en ai chez moi t'une *correction* des pus *compliquées*, que je peux ben dire qui fait peur, & qui dans un besoin pourrait faire la barbe au magasin de l'Opéra ; chose duquel Mosieu ne doutera certainement pas, quand je lui aurai dit

que c'eſt votre ſerviteur qui a ſeul l'entrepriſe & la fourniture de *la Boule rouge* & du *Pont-au-Choux*.

FLORIDOR.

Comment donc, Monſieur, voilà une entrepriſe admirable.

LE TAILLEUR.

Entrez dans mon magaſin, Moſieu, vous y verrez tout ce qui y a de pu nouveau dans l'*antucle*, & de pu ancien dans le moderne. Coſtume *Turc*, habit *Picard*, manteau à *la Romaine*, radingote à l'*Anglaiſe*, fourrure *Américaine*, ſoubreveſte *Normande*, tout, Moſieu, tout ſe rencontre à gogo dans l'attelier de vote ſerviteur. Cher moi, toutes les Nations *étranges*, amies ou ennemies, alliées ou rivales, accourent comme une troupe de petits pouſſins au *cacodec* de leur mère, & viennent *manger dans la main*. Quand je dis manger dans la main, Moſieu ſent ben que c'eſt z'une figure de *Récolique*, pour prouver *z'inloquemment* que c'eſt à la *voix* de ces doigts *manufacturiers* & ſtilés à la couture, que les Peuples du *Topaſe* & de l'*In-douze*, ceux de l'Iſle de France, de la Champagne & du Mexique, viennent tous ſans *diſcrétion*, ni de ſeſque, ni d'age, ſe repoſer *père-mêle* ſur mon établi, ou ſe pendre à mon croc. Vous y verrez *Pompée*; vous ſavez ben Pompée, ſt. *Reine* ſi fière, figurer z'à côté d'*Arlequin*. L'auguſte *Sémiramis*, danſer z'un branle avec *Figaro*, quand y fait du vent & que les fenêtres ſont ouvertes; les broqequins de *Criſpin*, accrochés avec les bottines de *Cinna*; & la perruque de *Bajazet*, faire le pendant du doliman de *Bartholo*.... Heim, je dis, Moſieu, je crois qu'on *s'annonce* un peu dans les termes de l'art, ſans que ça paraiſſe?

FLORIDOR.

A merveille! Monſieur, en vérité.

LE TAILLEUR.

Eh ben! Moſieu, quoique ça, je ne ſuis point z'enflé de mes talens, & je continue pour les menus-plaiſirs du Public à être Tailleur en grand, en petit, en gros, en menu, en long & en large, & le pus mieux de tout ça, c'eſt que je travaille pour homme & pour femme.

FLORIDOR.

Pour homme & pour femme!

LE TAILLEUR.

Oui, mon cher Moſieu, je ſuis t'en même tems le Tailleur & la Couturière. Ça vous ſurprend, pas vrai? Eh ben! je ſuis t'encor ben pus mieux que tout ça. Je ſuis t'à la fois, Bonnetier, Lingère, Perruquier-Barbier-Baigneur-Etuviſte. Je fournis toutes les parties *catalogues* de l'accoûtrement, & en moins d'un tour de main, je vous livre un homme tout complet depuis les pieds juſqu'à la tête. Dans un ménage, par exemple, la femme a-t-elle beſoin d'une robe, & le mari d'une perruque? à l'inſtant, crac; moi, qui ſuis t'un homme *apéritif*, j'entre dans la chambre de Madame, je prends ſa meſure.... & la minute d'après Moſieu eſt coëffé.

FLORIDOR.

C'eſt être très xepéditif, effectivement.

LE TAILLEUR.

Ai-je-ty un frac d'un nouveau goût z'à essayer z'à Mosieu ? c'est z'en présence de Madame, afin qu'elle en dise tout cruement ce qu'elle en pense. Le trouve-t-elle trop court ? à l'instant, par le moyen de certains plis que j'ai ménagés, je vous l'allonge. Le trouve-t-elle trop long ? c'est encore tout de même, & dans la minute il est raccourci.

FLORIDOR.

Fort bien.

LE TAILLEUR.

De de même, Mosieu, d'un caraco galant z'ou d'une levite que j'apporte à Madame. Les ciseaux en main, le compas dans l'œil & l'aiguille sur la manche, je me *dérige* en observateur. Je fais prendre le pli à l'étoffe, je donne le tour à l'ajustement ; quand la taille est trop ensellée, je vous la rembourre à peindre.... & le mari nous éclaire. Ça se trouve-ty trop étroit ? à l'instant, crac, un coup de ciseau je vous l'élargis, & dans le cas, je dis, Mosieu, où ça se trouverait trop large, oh, alors deux points d'aiguille en font l'affaire, & je vous recous ça si proprement, qu'il n'y paraît non pus que dessus ma main.

FLORIDOR.

D'honneur, Monsieur, vous êtes un homme unique.

LE TAILLEUR.

Et des secrets donc ! C'est ça qu'il faut voir. Par exemple, une femme a-t-elle une épaule plus haute que l'autre ? j'ai de quoi l'égaler. Est-elle déhanchée ? je fabrique des hanches que je donne à cent sols la paire.... On ne peut pas, je crois.... N'a-t-elle pas de certaines choses... là..que les femmes aiment tant, & l'z'hommes encor davantage ? eh ben, Mosieu, j'en ai de tout faits au service des Belles ; & quant aux croupes... oh ! de ça, je dis, c'est mon triomphe, foi d'honnête homme, & je viens encore d'en livrer une tout-à-l'heure à la veuve d'un Conseiller, à laquelle il ne manquait que la parole. Là-dessus, Mosieu, je m'enfuis, & je vous laisse sur la bonne bouche, en vous glissant z'une de mes adresses, afin que dans le cas, je dis, ou.... si ce n'est pas pour vous, ce sera pour Madame votre épouse.... Enfin, comme vous voudrez, & puis nous nous reverrons.... D'ailleurs.... je vous souhaite ben le bon soir. (*Il va pour sortir & revient.*) A propos, je vous demande ben pardon... C'est une réflexion. Comme ma femme ne m'attend pas poursouper, n'y aura rien de cuit ; vous, de votre côté, c'est ben naturel, vous souperez sûrement cheux queuque personne de distinction.... Je dis, comme Mosieu peut-être ; & si c'était un effet de vote part, vous pourriez me présenter comme queuque-z'un de vos amis, & par ainsi j'souperions t'ensembe.

FLORIDOR.

C'est, sans doute, une plaisanterie que vous faites-là, Monsieur le Costumier ? Vous présenter comme mon ami, dans le costume où vous êtes.

LE TAILLEUR.

Oh ! qu'à ça ne tienne, j'en aurai bentôt changé ; c'est un bibus. Mais, tel que vous me voyez, je me suis amusé, une fois, comme ça

par hasard, à contrefaire un Gascon, un Marin, un Porteur d'eau, un Provençal, un Niais, une Plaideuse. . . . (*Il jette sa redingotte & sa perruque.*)

FLORIDOR.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE TAILLEUR.

Et actuellement, c'est autre chose. . . .

FLORIDOR, *étonné.*

Comment! c'est toi, Valcour?

VALCOUR.

Moi même, mon ami.

FLORIDOR.

Et j'ai été assez dupe pour ne pas te reconnaître.

VALCOUR.

Eh! *pourquoi pas?* Cela n'est pas étonnant. Les hommes d'aujourd'hui savent si bien se contrefaire, qu'on ne les voit jamais tels qu'ils sont réellement. Au surplus, je suis de parole, comme tu vois. Je t'ai promis de te venir prendre pour te mener souper chez Madame de St.-Justin, & me voilà: je me suis engagé de plus à te donner la Comédie, & je crois avoir rempli mes engagemens.

FLORIDOR.

A merveille! J'en suis enchanté. Mais, écoute: il me vient une idée. Nous proposerons en soupant de jouer un Proverbe à deux Personnages. Tu promettras de faire les sept Rôles, on te mettra au défi; il y aura des paris, & sûrs de gagner, nous jouerons sur le champ toutes nos Scènes, qui formeront un Proverbe, que nous intitulerons: *Pourquoi pas?*

VALCOUR.

L'idée est délicieuse, j'y tope de tout mon cœur.

## *AU PUBLIC.*

MESSIEURS,

Quand, pour amuser vos loisirs,
D'un Ouvrage nouveau nous vous offrons l'hommage,
Tout nos vœux, nos plus chers desirs,
Sont d'obtenir votre suffrage;
De savoir si ce badinage
Chez nous encor peut ramener vos pas. . . .
Heureux, quand sur vos fronts se peint un doux sourire!
Et que dans vos regards, où nous cherchons à lire,
Nous lirons ces mots: *Pourquoi pas?*

FIN.